



Le refuge des hommes

Écrit

par

Stéphane de Saint-Aubain

TABLES DES MATIÈRES

— Introduction page : 3

Chapitre 1er

— Trompe la mort page : 9

Chapitre 2ème

— Le patriarche page : 23

Chapitre 3ème

— L'hallucination page : 36

Chapitre 4ème

— Amnésie sélective page : 58

Chapitre 5ème

— La réquisition page : 71

Chapitre 6ème

— Oh my god page : 86

Chapitre 7ème

— L'hymne à la vie page : 101

Chapitre 8ème

— Les naufragés page : 112

Chapitre 9ème

— Le plan page : 134

Introduction :

S'il y a bien un lieu où l'homme est encore à ses yeux l'égal de lui-même, il s'agit probablement bien de l'hôpital. Un lieu de neutralité, un havre, où la moralité est bienfaitrice et la même pour l'ensemble, et n'a aucun a priori en ce qui concerne les distinctions de genre. L'éthique s'élève gracieusement dans le cœur de ses hommes et de ses femmes qui veillent dans une bienveillance absolue à la bonne mise en pratique des traitements et des rémissions à travers le respect des individus, où l'égalité, la liberté et la fraternité possèdent encore un sens collectif.

Connus de tous et pour tous, aujourd'hui nous pourrions l'appeler l'île des naufragés. Un havre sécurisant mêlant des individus de classes et de races sans distinction précise dans son ensemble, échouant dans un même but et un même endroit. Un mélange des genres pas toujours vraiment bien assorti d'ailleurs. Imaginairement, il peut s'apparenter à un poumon de substitution, permettant de prévenir de potentielles asphyxies en lien avec d'éventuels maux d'origines viscérales ou mentales des individus, en oxygénant le sang, l'élément de principe à toute vie. L'humanité se côtoie à travers de multiples états de maladies et pathologies engendrées par la fatuité du destin.

Celles-ci se distinguent de par leur caractère de gravités, insidieuses et sournoises, et sous diverses formes d'évolution.

Un petit point d'ordre sur l'évolution historique de l'hôpital s'impose quant à son origine et à ses missions.

Machine opérationnelle à soigner conçue de l'homme pour l'homme,

son nom premier était l'hospice, ayant pour vocation d'accueillir les plus infortunés de la nasse à savoir les malades, les vieux, les vagabonds, les fous, une boîte de Pandore en somme, un fourre-tout géant peu enviable, destiné à contenir tous les éléments indésirables et perturbateurs aux yeux d'une société.

À l'origine, la pratique médicale n'y avait pas lieu. Dès lors que l'on recentra la maladie sur sa thérapeutique, le regard de nos concitoyens se fit un peu plus compatissant, et devint un peu plus complaisant de l'intérêt général. S'humanisant, et s'ouvrant peu à peu, l'hôpital se fonda dans le paysage communautaire et suscita immédiatement l'intérêt général, s'élevant par la même occasion au rang d'institution, se voulant de cette notion dite de service public. Implacablement, l'hôpital s'imposait à nous dans l'extrémité de nos vies.

De nos jours, véritable fourmilière, médecins et personnels soignants s'unissent et collaborent pour le bien commun et dans l'intérêt de tous, donnant une véritable dimension sociale aux missions qui lui incombent, et dans ses engagements.

Cependant, à l'heure actuelle, la situation dans laquelle ces personnels évoluent tend à « clientéliser » la patientèle, car le système a fait le choix de la rentabilité au détriment du patient.

En effet, la difficulté vient de là : comment prendre en charge correctement un « client » ordinaire, et dans des conditions optimales, quand, à l'heure des grandes et nombreuses restrictions budgétaires comme l'on nomme cela, qui paralysent « in vitro » ce système de soin, l'humain n'est plus au cœur des véritables préoccupations de la mission de soin du système de santé ? Pourtant, croyez-moi, nous avons tous réellement la foi ! Et nous croyons réellement et fermement en nos missions, nous savons quelle chance

nous avons de vivre dans ce pays, fondé sur tant de valeurs humaines, que les pères de la république ont si vaillamment défendu et préservé, pour qu'il conserve ses lettres de noblesse dans les siècles à venir, et comme nous le voyons aujourd'hui, mais malheureusement, comment voulez-vous que nous puissions travailler sereinement dans de telles conditions ? La compassion pour ses semblables est nécessaire, certes, mais là n'est pas tout.

La tarification à l'activité en est bel et bien son exemple, une grande imposture. Cette mesure, qui consiste à médicaliser le financement tout en équilibrant les ressources financières d'un établissement de soins, est une belle hérésie.

Un jour, quelle ne fut ma stupéfaction, d'entendre au hasard d'une conversation, un individu, qui me sembla être le gestionnaire, pardonnez-moi ce lapsus, je reformule, le directeur du centre hospitalier, employant les termes d'« efficacité proactive » ; ces termes agressent comme une entrave malveillante, nos petits tympans respectifs, prononcés dans l'un des nombreux couloirs de longueurs interminables que compte l'établissement. Parlons-en de ces portes, elles s'ouvrent aléatoirement et se referment en cadence irrégulières, provoquant des déplacements d'air propices à vous donner la maladie. Certains jours, nous pouvons y distinguer des silhouettes singulières et irrégulières se fondre dans la pénombre angoissante, et où la plupart de nos concitoyens étrangers à ces lieux détestent s'aventurer. Cette formule de management, à la tonalité corrosive, blasphématoire à la mode et au service de la technocratie avait été formulée dans ces lieux saints, accentuée dans son intensité par l'effet caisse de résonance de ces grands volumes structuraux.

Ce qui veut dire, d'un point de vue général, dans la traduction de l'interprétation au sens commun, que le personnel n'est plus qu'une

variable d'ajustement, évoluant dans une logique comptable d'un plan de retour à l'équilibre des budgets hospitaliers, ordonné par les Agences Régionales de Santé, missionné par le ministère de la santé lui-même. — « d'ici, je vous entends déjà dire : »

— « c'est du réchauffé ce qu'il nous raconte, épargne-nous tes poncifs s'il te plaît ! »

— « non, hors de question, ceci est la réalité, et moi je baigne là-dedans, je macère au quotidien dans cette marinade aigrelette, de la même manière qu'un petit oignon à demi émergé, composant facultatif de cette garniture aromatique, prête à déborder de son plat par l'imprégnation de tous les aliments gonflés de jus. J'espère que la comparative culinaire de cette image vous parle ? Peut-être ? Je peux continuer maintenant ! Merci de votre compréhension, je vous demande de ne pas m'en tenir rigueur ».

Autant dire que les valeurs de l'institution en avaient pris un sérieux coup depuis la mise en place de la tarification à l'activité en deux mille sept, dans le cadre de la réforme du plan-hôpital de la même année. Inutile de préciser, tant que nous y sommes, que les objectifs premiers ne sont plus en rapport ni avec les engagements moraux, ni avec les pactes officiels, et ne reflètent plus le visage bienveillant d'une société protectrice de ses valeurs, et ne reposent plus sur les grands principes fondateurs d'autrefois. Notre fierté nationale, chère à nos petits cœurs, l'hôpital, n'est plus que l'ombre de lui-même, autrefois fleuron et icône de notre pacte social. Il s'est enfoncé progressivement ces dernières années dans une crise profonde, pour ne pas avoir vu les nouveaux changements s'opérer et n'avoir pas su anticiper l'évolution des besoins, par le concept d'hôpital-entreprise visant à donner avant tout ce pouvoir au management administratif, aux dépens du pouvoir médical, ce qui n'avait pas de sens. Le pouvoir

en place s'était borné à chercher ailleurs, paradoxalement, sans aucune réflexion prospective sur les modèles hospitaliers adaptés à notre époque, l'état avait lancé dans les années deux mille, un vaste investissement, dans deux plans de restructuration du système de santé, de l'ordre de dix milliards d'euros, qui n'avait absolument rien rapporté. La suite est à méditer, je vous laisse libre de vos pensées et de vos réflexions.

Je me permettrais, si vous le voulez bien d'être le rapporteur éclairé de l'un des nombreux services de l'hôpital ou j'officie moi-même dans la fonction d'aide-soignant, dans un service d'urgence, entendez par là, le collaborateur de l'infirmier sur le front des opérations de gravité. Je ne reviendrai pas sur l'état de santé du système, je pense avoir été suffisamment explicite, et ce qui dans l'idée, n'est pas du tout l'objectif de ce récit. Je souhaiterais avec vous, si vous le voulez bien, vous faire partager, et vous rendre compte de quelques scènes de vécu, rencontrées dans d'autres situations ; et parfois dans d'autres services de soins, auxquelles j'ai été confronté lors de ma carrière hospitalière.

Pour ce faire, je vais organiser mon récit sous forme de petites saynètes de situations les plus communes, malheureuses pour certaines et cocasses pour les autres, rencontrées sur le terrain, composé de portraits d'hommes et de femmes dont par souci de discrétion, et surtout par respect du secret médical nous changerons volontairement les identités et les noms de naissance, comme beaucoup ici sur cette terre bien basse, victimes de la fatalité, de l'infortune, et des aléas de la destinée. Portraits brossés par l'humble serviteur que je suis, et vous ferait l'inventaire de celles-ci. N'y voyez pas là une certaine forme de complaisance de ma part, ni même une

forme de jugement de valeur, même si le contraire effectivement s'impose quand même à votre bonne lecture. Je ne puis retenir mes sentiments sur certaines injustices, c'est hors de mes forces, oui, je vous l'accorde mes prises de position n'ont pas forcément d'intérêt à venir parasiter certains paragraphes dans le texte, je m'en excuse honorablement modestement par avance, mais, comme dit l'adage populaire : « La vraie nature de l'homme revient au galop ». Voyez-y au contraire le compte rendu objectif de la réalité, d'un homme simple et sans prétention, installé aux premières loges de « l'humanité », à travers ses croyances et ses doutes.

La comédie humaine est à Balzac, de ce que ce récit est aux patients. Moi et mes pairs avons pris la singulière habitude d'appeler ce service très particulier, « la Cour des Miracles », car il faut cependant distinguer les urgences absolues, bien moins nombreuses heureusement, des relatives. Les faits de ces scénarios, se rapportent tous quels qu'ils soient à la détresse sous toutes ses formes, avec des situations parfois théâtrales et burlesques, à la limite du grotesque. Ni plus ni moins que la réflexion maculée et parfois au contraire splendide de la nature existentielle de cette société dans laquelle nous évoluons, et somme amené à devenir.

CHAPITRE 1er

Trompe la mort

Les grandes portes vitrées grincèrent, comme d'habitude, ce bruit strident tiré des profondeurs d'un mécanisme enrayé, nous rappelait la possibilité de faire face à une situation dramatique, à laquelle la vie pouvait jouer parfois de vilains et mauvais tours, et plus particulièrement à celle ou celui qui lui tournait le dos. Dans ce grand

sas démesuré, doté de ses deux grands rideaux de ferraille mécanisés, ouvert aux quatre vents, les courants d'air étaient légion, parfois même saisissants de par la nature de l'évènement. L'ambulance rouge ou blanche selon ce que la malchance déciderait et voudrait y faire entrer à l'intérieur, en fonction de son bon vouloir, s'avancait énergiquement et libérait son chargement d'hommes et de femmes en souffrance dans ce vaste monde qui pouvait s'avérer impitoyable, ne faisant aucune distinction parmi ses occupants, accompagnés par des héros, ces secouristes valeureux, altruistes et philanthropes œuvrant pour le bien de leurs semblables. Leur vocation professionnelle et la passion de leur métier étaient les maîtres mots de leur dévouement, ce qui était tout à leur honneur. Car leurs missions indispensables étaient aussi à la hauteur de leurs promesses et de leurs engagements de servitude pour leurs prochains. Je vous parle ici des différents intervenants de la chaîne de soin hétérogène, de ses différents éléments : les pompiers, les ambulanciers, les forces de l'ordre. Des humanistes en puissance, convaincus au service de la collectivité. Mais passons les éloges, car mal employé, ils dépassent la définition de leur sens premier.

Des lumières célestes apprivoisées par des capteurs dans le sas, de forte intensité, éclairaient instantanément l'espace, le rideau s'ouvrait ; qui s'avérait être une porte coulissante automatisée, donnant un accès direct dans la salle d'accueil des urgences vitales, tout ce petit monde se confondait dans l'instant, et mettait en lumière la nature de la problématique à venir. Voici notre homme, un sexagénaire de petite taille et trapu de ses imposantes épaules, toute recroquevillée sur lui-même, emmitouflée dans un épais duvet bleu garni de matières isolantes, portée par un brancard à la fois fonctionnel et désuet, en apparence d'un autre temps. L'expression de son visage fin et sec laissait deviner, un penchant addictif aux

élixirs corrosifs de tous genres. Sur son large et proéminent front, des sillons écartés et tirillés mettaient en évidence de vieilles rides profondes semblables à des vagues successives en perpétuel mouvement face aux ressacs opposants. Quelques mèches de cheveux de couleur blanches et clairsemées bataillaient dans cet espace désertique et anarchique, elles s'accrochaient obstinément à son cuir chevelu. Le regard vague se confondait dans des mirettes allongées, bleu clair, presque éteint et qui fixait le vide, sans intention précise, hors du temps, sans réelle conscience de l'environnement dans lequel elles évoluaient. Sur sa large mâchoire carrée en forme d'étau poussait une barbichette, qui ne devait pas excéder deux jours. Son gros nez hypertrophié, déformé et renfrogné sur lequel étaient visibles des petits vaisseaux sanguinolents et bleuissants, qui serpentaient sur cette grosse truffe au milieu de cette face ravagée par les abus, formait un contraste saisissant avec sa moustache à l'anglaise coupée au cordeau, linéaire et jaunie par le tabagisme. Les excès et le poids des années avaient parachevé de sculpter ce faciès peu enviable.

Je connaissais par avance le motif de sa venue, par raisonnement empirique, l'expérience des événements passés, affûte nos sens et nos capacités d'analyses.

La prise en charge immédiate dans ma fonction consiste dans un premier temps à évaluer la nature de l'urgence sous l'autorité de l'infirmier et de mesurer les différentes constantes physiologiques humaines, sorte de bilan à intégrer en première intention à un examen médical d'ensemble. Cela consiste à mesurer les différents paramètres vitaux que sont la tension artérielle, la fréquence respiratoire, le pouls, la saturation en oxygène du sang, la température et plus subjectivement mesurée, une douleur éventuelle. S'ajoutent à cela divers examens un peu plus techniques

permettant de déterminer d'autres caractéristiques physiologiques. Les données étant reportées dans leur dossier respectif, l'orientation dans le circuit se précise. Je m'affaire dans un deuxième temps à améliorer le confort de proximité du patient et à lui faciliter aisément l'accès à son environnement immédiat, et éventuellement, si les circonstances l'exigent, de mettre en œuvre des soins de nursing et du matériel d'élimination (bassins, urinaux) pour le soustraire à davantage de contraintes. Voilà pour l'essentiel de mes attributions, conditionnées par un diplôme d'état, délivré à l'issue d'une formation s'étirant sur une dizaine de mois.

Le patient était installé, l'équipe paramédicale mobile repartait à d'autres obligations, la routine façonnait son œuvre.

Cet homme-là n'avait pas fière allure en arrivant, cependant il avait l'attitude d'un homme résigné, ou bien peut-être, devrais-je dire, habitué à l'environnement dans lequel sa condition ne pouvait pas lui permettre qu'il en soit autrement. De son temps, au regard de cette situation sordide, Camus en aurait fait son affaire avec son lot d'absurdités ; il y avait matière à développer. Ses vêtements, je devrais plutôt dire, ces bouillons de culture alimentaires et bactériologiques malodorants, imprégnés aux tissus de mauvaise qualité témoignaient misérablement de la grande détresse de ce que pouvait être sa vie. Le regard vide, il semblait que son esprit avait déjà pris possession du lieu le plus naturellement du monde. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche ne me semblaient pas intelligibles et être encore moins en adéquation avec leur signification. Une saturation en oxygène prise instantanément, le constat d'une peau cyanosée, m'indiqua sur l'instant une faible et mauvaise oxygénation sanguine. En approchant mon visage au plus près de la victime, stupéfaite d'incompréhension, et de manière à saisir l'origine de ces sons incompréhensibles, ou devrais-je dire plus

précisément de ces râles à la limite de l'audible, je perçus le souffle de sa bouche humide, dans laquelle s'ajoutait à l'agression de mon odorat, des remontées d'exhalaisons pestilentielles, s'extirpant des profondeurs et des méandres de son corps. En observant plus attentivement l'aspect et le contenu de cette bouche ouverte puante, je distinguai nettement une forme indéfinissable coincée au fond de sa gorge, il s'agissait probablement d'un corps étranger, que j'allais devoir expulser sans ménagement. Je m'y employai dans la seconde et ni une ni deux, juste à peine le temps de le dire, simultanément, je saisis notre homme par la taille, et j'entrepris immédiatement de mettre en œuvre la méthode de « Heimlich », méthode qui consiste à désobstruer les voies aériennes. Pour ce faire, j'assis le patient sur son séant, penchai le buste légèrement sur l'avant ; il était à la limite du malaise, ses yeux s'évanouissaient progressivement dans le néant, ses lourdes paupières semblaient à la peine de résister longtemps à cette oppression des sens, martyrisés par un organe asphyxié par le manque d'oxygène. Malgré les compressions sternales vigoureuses dispensées à intervalles réguliers, le résultat obtenu resta décevant et improductif. Je m'égosillai à tout-va, à crier et à chercher de la rescousse autour de moi, avec ce corps ballant, telle une marionnette inanimée, jetée par son ventriloque, il se faisait pesant et inerte dans mes bras. Il n'y avait décidément personne dans les parages, le désarroi que je ressentais par le constat de l'impuissance de mon entreprise, cédait la place à de la rage de résignation ; j'espérais tant dans ce grand moment de solitude et soumis au bon vouloir de Dieu, à ce qu'une âme en perdition de passage entende mes appels à l'aide. Tout en essayant d'arracher la bête à ses entrailles, je m'obstinaï à croire que Dieu resterait sourd à mes plaintes. À ce moment précis, je constatai l'inertie du corps amorphe que je serrais contre moi, et de constater amèrement la vie s'y évanouir inexorablement. Dans le désespoir, je l'allongeai sur le dos tant bien que mal et tentai

un massage cardiaque en dernier recours, mais en vain lui aussi. Le temps semblait s'être figé et restait indifférent aux affaires humaines. Au milieu de ce chaos sans nom, des visages hébétés et totalement insensibles de vieilles personnes impotentes et éreintées par les maladies dégénératives observaient ce spectacle laborieusement sans émergence ou sursaut de lucidité, plus occupée, à refaire les mêmes gestes à l'infini, sans vraiment comprendre l'intérêt de la chose qui me concernait. Décidément, Dieu s'obstinait à ne pas reconnaître ses semblables parfois. J'étais toujours le seul comédien sous les projecteurs, sans les textes et les répliques, plantées là sur la scène centrale, dans cette pièce sans scénario, à la vue d'une foule froide et inexpressive, qui semblait bien plus captivée à observer une autre comédie vivante et moins ennuyeuse, devant se jouer dans un autre espace-temps de l'irréalité. Sans ressources, abasourdi par la situation, un sentiment de désarroi montait dans ma chair, ça en devenait viscéral, j'étais littéralement agressé dans mon être, car j'étais pris au dépourvu. Cette représentation était inattendue, elle n'avait fait l'objet d'aucune réclame de publicité, elle semblait juste avoir été écrite pour moi et cet être entre la vie et la mort, mais ne pouvait pas se produire, pas ici. La providence n'avait pas dit son dernier mot. Dans ce naufrage cauchemardesque, contre toute attente Dieu dans toute sa grandeur et l'amour de ses prochains avait décidé de contrarier ses desseins, d'avoir pitié d'un être en faiblesse et de secourir l'un de ses rejetons en perdition dans son malheur. C'était dans ses prérogatives, ses voies sont impénétrable dit-on.

Par miracle, une équipe du Service médical d'Urgence et de Réanimation rentrait d'intervention sous la pluie battante du dehors. Ce concours de circonstances, si s'en était un, était écrit là — haut dans les grands rouleaux universels, comme le dirait Jacques le fataliste à son maître. Pour ma part, l'arrivée de l'équipe était une

bénédictio, je passai donc naturellement « la main », expression du milieu, permettant de se soustraire à une difficulté particulière, pouvant être solutionnée par un ou des tiers, avec des moyens plus efficaces à mettre en œuvre. En effet, le simple fait d'y consentir, beaucoup par la force des choses d'ailleurs, fut salvateur pour notre patient que les circonstances voulaient voir mort et enterré. Tout ceci m'avait paru durer une éternité, alors que finalement les événements s'étaient écoulés dans un laps de temps relativement court et qui n'avait pas excédé dix minutes. Ils avaient déjoué les plans funestes de la prophétie, là était l'essentiel. Les jours futurs, j'allai m'enquérir de l'état de santé de notre revenant, ce trompe-la-mort, dans le service de médecine générale ; en ouvrant la porte, à la place dans son lit, je trouvai un homme alerte, tout sourire ; il me considéra étrangement et était dans l'expectative de cette visite de courtoisie soudaine et inattendue. Il était différent et, étonnamment, il ne ressemblait plus guère à ce mourant que je me représentais, et que j'avais gardé en mémoire ; il était désormais devant moi, dans la même configuration qui aurait été la sienne dans un autre contexte. J'avais sur l'instant la nette sensation d'être trahi par l'exacerbation de mes sens. Je me présentai, et lui fis le récit exact et dramatique de l'évènement dont il avait été le personnage central. Dans ce drame, égal à l'urgence quotidienne, mais supérieure par la gravité extrême que prenait la tournure, j'en avais oublié son nom. Il amena la conversation sans a priori, et me fit assoir sur son lit et me narra son autobiographie avec l'empressement d'un type prompt à la communication, dont la fin de l'histoire elle, restait à écrire par son auteur. Il s'appelait Monsieur Alphonse, il était né un jour de printemps dans le quart nord-ouest des quartiers lyonnais, fils de Monsieur, qui était comptable de son état, et de Madame, Docteure en pharmacie. Ils travaillaient honorablement tous deux dans la proximité géographique l'un de l'autre, voisins professionnels en

somme, dans les riches artères de l'hyper centre de la vieille ville, proche de la rue des antiquaires et de la préfecture, œuvrant au cœur des grands immeubles pluri centenaires du style des grands volumes haussmannien. Il vécut sa jeunesse avec son frère et ses deux sœurs dans le confort et le calme d'un quartier simple, mais sans histoires avec les habitants et voisins du même acabit ; ils fréquentèrent communément l'école du groupe scolaire, qui portait le même nom que le quartier, jusqu'à la fin du cycle primaire. Monsieur Alphonse étudia au lycée collège de Notre-Dame de Sion de Lyon ; il y fit de bonnes études, qui lui ouvrirent la voie de l'école centrale lyonnaise pour l'industrie et le commerce. Il devint ingénieur de conception de châssis de véhicules dans un grand groupe français, dont nous ne ferons pas ici la promotion. Je m'attardais dans la discussion avec ce personnage très sympathique au demeurant, au lieu de quitter l'établissement, ma journée de travail s'étant achevée depuis environ une heure. Il revint sur ses années de bonheurs avec un petit sourire de nostalgie, et de petit garçon. Il vénérât, la période des vacances scolaires : elle signifiait pour lui la promesse de distractions infinies, lors des départs à la neige à la saison hivernale, lorsqu'avec sa famille il quittait la ville pour rejoindre la villégiature de montagne. Effectivement, ses parents y possédaient un pied-à-terre, un chalet plus exactement, à Saint-Pierre de Chartreuse, dans le parc naturel régional de Chartreuse, auquel Stendhal lui-même en son temps donnait pour surnom « l'émeraude des Alpes ». Entre nous, il est vrai que les Alpes, dont le massif gigantesque et étendu est devenu emblématique parce qu'il abrite « le toit de l'Europe » le Mont-Blanc, et regorge de trésors que sont les splendides parcs naturels, les centaines de petits villages fleurissent dans les vallées au bord des lacs, les alpages, refuge de bouquetins, de chamois, et d'une grandiose faune protégée.

Sa situation dans un jeu de collines, de coteaux et de petits plateaux à l'ouest de la partie montagneuse, et la présence de doux reliefs, propices au développement de l'agriculture, en faisait un village authentique, à distance duquel se trouvait la ville de Lyon, à une centaine de kilomètres plus au Nord-Ouest, et à environ à deux heures et demie de route dans le meilleur des cas, ce qui représentait déjà pour l'époque une bonne distance. Dans sa jeunesse, et dans l'émulation de nouveaux plaisirs, qui rompaient avec la monotonie du train routinier de la vie urbaine, il affectionnait ces longs et distrayants déplacements inoubliables assis confortablement sur les sièges de simili cuir rebondissant de la DS, bondée de toute part pour l'occasion, de malles bombées, et remplies à l'excès de diverses commodités pour la durée du séjour, véhicule que ses parents avaient acheté chez le nouveau concessionnaire de la zone marchande, plusieurs mois auparavant, et spécialement pour assurer dans les meilleures conditions ces longues migrations. Par la fenêtre, lorsque ses frères cessaient le chahut et les gesticulations désordonnées, qui faisait tanguer la voiture d'un coup à droite et le suivant à gauche, ce qui s'expliquait par la hâte de se dégourdir un peu les membres, et trahissait aussi la lassitude des corps dans la position assise, son esprit vagabondait à travers la belle campagne iséroise et rhônalpine, et amplifiait l'exaltation des yeux écarquillés d'un petit homme à peine âgé de huit ans, à la vue impressionnante d'immenses et hautes formes indéfinissables, qui semblaient toucher le ciel par leurs sommets, ainsi que par l'approche et la traversée des authentiques villages montagnards tout droit sortis de l'imagination de leurs rustres habitants. Il se laissait séduire par la pensée, dans la contemplation des différents panoramas qui s'offraient bien volontiers à sa vue d'enfant, dans cet écrin recelant de plaines et vallées. L'organisation solennelle et stricte, et quasi militaire que son père instaurait avec une attitude de donneur d'ordres et l'énergie

qu'il mettait en œuvre pour atteindre l'objectif alpestre le fascinait. Si l'attitude de son paternel l'amusait, très paradoxalement la scène le renvoyait aussi à l'image assez vulgaire et traditionnelle d'une transhumance humaine saisonnière, comme un berger mène son troupeau dans les hautes vallées montagnardes. Dans ce cadre idyllique, de carte postale, la saison hivernale lui offrait un vaste espace de jeux, illimité et ludique, totalement incroyable, par la présence de neige abondante, propice à toutes les activités de glisse, ce qu'il affectionnait plus que tout, hormis le ski alpin un peu moins connu, qui en était à ses prémices. En revanche, le ski nordique connaissait déjà son apogée, relayé par l'intérêt général que les spectateurs passionnés de ces courses exprimaient et dont les médias locaux, à leur tour vantaient les exploits innombrables des meilleurs fondeurs de la discipline. À travers les forêts et les pâturages, des parcours jalonnés serpentaient dans les blanches plaines, où étaient proposés différents circuits de ski de fond, en fonction des différents niveaux des pratiquants. Quels moments de majesté et de grâce il avait ressentis lorsqu'il empruntait les chemins et les sentiers des pistes balisées à travers le domaine enneigé, bordées de sapinières alpestres, ces forêts remarquables de Picéa et d'Abies, ces arbres de l'étage subalpin inférieur, et qu'il avait abordé les stations atypiques de l'étage montagnard, skiant avec fierté dans le sillage des traces des skis de son frère d'une dizaine d'années son aîné, et bien plus expérimenté que lui, et qu'il avait espoir de surpasser un jour. Il délaissait le ski certains jours de la semaine pour la randonnée en raquettes dans les grands domaines enneigés, avec ses deux frères dont l'entraînement était bien supérieur. La difficulté physique ne lui permettait pas toujours de terminer les parcours sans l'aide des deux autres qui, à mi-course, se jugeaient et entraient en compétition subitement sans crier gare, mais que lui pressentait rien qu'en observant ses deux aînés qui s'appréciaient du coin l'œil, pour deviner

qui lancerait l'attaque le premier. Et tambour battant, ils marchaient avec furie, laissant monter dans l'air glacé leur souffle chaud sur de longues portions qui lui paraissaient interminables, et qui lui avaient valu de méchantes courbatures certains lendemains par l'effort intense et surhumain qu'il avait fallu déployer dans l'espoir de raccourcir un peu plus la distance entre eux, pour ne pas paraître ridicule, mais par-dessus tout, par excès de fierté. Les étés, l'escalade avec le club de grimpette des petits diables, dans un décor de forêt et de vallées où se dressaient les belles aiguilles de calcaire de l'Aiguillette Saint-Michel, entre le cirque de l'Aulp du Seuil et de la falaise du grand Manti, était l'activité de référence des touristes, et en particulier des enfants en villégiature d'été au village. Ils évoluaient encadrés par des moniteurs d'expérience, sécurisés avec du matériel adapté aux grimpeurs dans les hauteurs de la roche, sur les pans de murs rocheux aux parois abruptes du col de Marcieu, situé à Saint-Bernard de Touvet et dont l'altitude est estimée à mille cent mètres, dominant la vallée du Grésivaudan, au pied des falaises de Chartreuse. L'escalade absorbait la majeure partie des journées des vacances estivales. Ces journées étaient parfois entrecoupées de randonnées pédestres, pour lesquelles son père, en féru de la discipline, avait porté énormément d'intérêt à préparer scrupuleusement la marche et le jalonnement minutieux des itinéraires à l'avance. En général en début d'après-midi, après le déjeuner, chaussures de randonnée aux pieds, et sac avec trousse de secours et différents préparatifs nécessaires à l'expédition du lendemain dans le sac à dos, son père faisait en première intention le circuit aller et retour, et on le revoyait seulement pour l'heure du dîner le soir où il semblait ravi de son organisation. Le grand marcheur et randonneur chevronné qu'il était avait toujours une préférence pour l'une d'entre elles, ou dans la progression ; il fallait contourner le large et fameux col du Granier, qui relie les villages

d'Entremont-le-vieux au sud, Apremont au nord, Chapareillan à l'est, et dominé par la majestueuse montagne qui porte le même nom. Vous entriez alors dans le massif des Préalpes qui vous offrait une mosaïque de paysages variés, composés de forêts, de torrents, de falaises, de vieux villages blottis dans le creux des clairières, des vallons, et enfin des alpages haut perchés. Mon père, lors de ses randonnées familiales, avait pour principe de s'adapter aux marcheurs les plus faibles et les moins endurants, de manière à ce que tous les participants puissent atteindre sans dommage et sans peine l'avènement suprême, le point ultime. Cette randonnée fut idéale par la nature de ses courbes de terrain, avec de faibles dénivelés et des panoramas exceptionnellement remarquables et diversifiés. Dans cet environnement préservé, nous pouvions remarquer la présence admirable de la flore particulière des hautes prairies alpines, en particulier les principales fleurs qu'il avait appris à identifier dans les cours de botanique dispensés par l'école, où au fur et à mesure de la progression, il avait distingué plusieurs variétés de sa connaissance : la Gentiane, les renoncules des glaciers, la grande Pimprenelle, la Campanule du Montcenis, l'Arnica, l'Androsace, la Benoîte rampante, et bien d'autres encore. Les souvenirs des choses oui, mais pas que, sa mémoire olfactive aussi le ramenait à l'odeur des murs du chalet, fabriqués à partir de bois bruts d'essences locales, et la présence sur ceux-ci des petites traînées marron clair, coulantes et collantes de sèves odorantes qui se figeaient parfois comme de la colle sur les lames, qu'il apparentait aux bonbons Valda, à la matière de la gomme, aromatisée à la menthe et à l'eucalyptus, ressemblant à de petits rochers verts, sur lesquels le sucre scintillait de petites paillettes lumineuses. Sa mère, une femme d'un caractère doux et d'une gentillesse reconnue, portait une attention très maternelle au bien-être de ses enfants et au devenir de chacun d'eux. Elle avait toujours de bonnes et petites attentions les concernant,

leur préparait le petit déjeuner de bon matin, avec du bon lait entier naturel que le laitier déposait devant la porte d'entrée cossue, dans sa Berthe en ferraille munie d'une unique anse centrale recouverte de bois, et qui permettait de soulever tout son poids d'une main ferme. Le bon lait entier fraîchement tiré à la main par la fermière de la ferme en contrebas, des pis de la vache abondance de race savoyarde, réputée dans le milieu pour la qualité exceptionnelle de son lait, et accessoirement pour son excellent rendement fromager, était doucement mélangé, à de gros carrés d'une tablette de chocolat suisse qu'elle faisait parvenir, et cela une fois l'an pour l'occasion, du grand marché traditionnel de l'hyper- centre du mercredi matin. Et plus précisément au moment du chalandage de la majestueuse place carrelée des Terreaux, autour de la magnifique fontaine Bartholdi pesant la bagatelle de vingt-huit tonnes, dont vingt et une de plomb, et le tout sur une hauteur conséquente de quatre mètres et quatre-vingt-cinq centimètres, en face et de plein front de l'hôtel de ville. Elle le faisait fondre à feu doux dans une casserole étamée, avec un petit morceau de beurre mélangé à une cuillerée à café de crème fleurette, et versait cette préparation encore frémissante aux doux nectars bien caloriques dans des bols épais de terre cuite, à gros pois blancs sur fond uni cerné par les couleurs que couvraient le reste de leur surface, desquels des effluves divins, montaient et se diffusaient dans tout l'étage, ameutant ses occupants à peine réveillés. Illico presto, la marmaille pas très assurée dévalait bien vite les escaliers de type grosse échelle de meunier, artisanalement bien construits avec un véritable savoir-faire des artisans menuisiers locaux, constitués de grosses marches épaisses et de bonne largeur ; littéralement envoutés à la vue de la belle disposition des magnifiques assiettes blanches aux bords peints de liserés bleus sur lesquelles figuraient des personnages, et des animaux rupestres des traditionnelles assiettes chartreuses, contenant gracieusement les mets nécessaires

et gourmands dans la perspective immédiate d'un petit déjeuner fortement complet, enclin à vous remplir l'estomac jusqu'au déjeuner du midi, étant ainsi composés de beaux morceaux de beurre fermier couleur de miel, de deux beurriers traditionnels disposés en vis-à-vis à deux mètres d'intervalle l'un de l'autre, et de superbes plats larges et tout en longueur fabriqués avec de la terre cuite de pays et peints de motifs floraux des montagnes, que l'on sort des placards seulement pour les occasions des grands jours. Elles étaient garnies des divines tartines grillées à point encore fumantes, que le boulanger du village avait confectionnées de bonne heure dans le respect de la tradition et obtenues à partir des sacs de quarante kilogrammes de farine, livrée par le meunier depuis son moulin dans le bas de la vallée ; elles étaient éparpillées dans les corbeilles d'osiers sur la grosse et longue table en sapin du nord massif, derrière le gros poêle en fonte. Des chaises en hêtre avec des pieds ronds en bois d'épicéa, garnies de petits coussins en coton à motif de petits carreaux rouges, dont le rembourrage était entièrement écrasé par le poids de ces petits monstres encore soumis à l'éveil des sens, venaient compléter le reste du mobilier à l'esprit montagnard du chalet. De ce moment, j'appréciais la vue panoramique à cent quatre-vingts degrés par les grandes fenêtres vitrées, que les murs épais de pierre en forme de rotonde laissaient découvrir de la vallée des Entremont et que la neige recouvrait entièrement de son grand manteau blanc. Mais revenons au moment présent de l'histoire qui nous intéresse, il était l'heure de faire les comptes, il me fallut comprendre et analyser les dysfonctionnements de cette affaire qui nous avait conduits, lui et moi, dans cette impasse et jetés dans la plus grande des difficultés. Pour quelles raisons personne n'avait détecté en amont l'obstruction des voies aériennes ? Le personnel manquait, où était-il ? Et en particulier l'infirmier ? Ce jour-là, il n'y avait pas eu mort d'homme, c'est un fait, et ces questions n'avaient

pas lieu d'être. Pourquoi aurait-il fallu chercher des problèmes, là où il n'y en avait pas ? N'importe quel homme, aussi misérable sa condition fut-elle, aurait peut-être mérité une réponse avec un peu plus de compassion de la part du genre humain. Ne trouvez-vous pas ? Et d'ailleurs, qu'en pensez-vous, mes chers lecteurs ?

CHAPITRE 2ème

Le Patriarce

Nous sommes le jeudi vingt-quatre décembre au soir. Est-ce une soirée particulière ? Non, pas vraiment. A-t-elle un caractère symbolique ? Non, plus. Les gens qui travaillent à certains moments de l'année, en particulier pour quelques-uns la veille de Noël, se surprennent parfois à analyser les circonstances pour lesquelles certains s'aliènent malgré eux tout au long de l'année, et cherchent à leur donner un peu de compassion et de paix, certes momentanées, mais tout de même. Cela dit au passage, cette perception intérieure, je l'ai moi-même ressentie, et partagée avec un certain nombre. Pendant la saison des agapes, nous vivons, une sorte de trêve ou d'échappatoire inconscientes, ou tout renvoie à des souvenirs du passé, avec son flot d'images du temps révolu ou prennent forme et apparaissent des lieux connus et des personnages un peu plus gais,

ornés et décorés ou costumés à l'occasion des circonstances qui l'exigent. S'ils le pouvaient, le personnel travaillant pendant ces périodes de fêtes souhaiterait transposer ici sur leur lieu de travail ces scènes et ces images. Ces murs blancs impassibles construits en contreplaqué n'ont guère de sentiments à l'égard des hommes, et ne s'intéressent visiblement pas à la nostalgie de ses hôtes, ne ressentant ni joie, ni peine, se contentant d'exister sans but précis, juste relégué au rang de la matière. Autour d'eux, une formidable valse incessante de noria de brancards, animé de plaintes et de douleurs est le lot quotidien de ces murs.

Réduits en nombre par l'organisation du service, les agents présents fêtent cet évènement à leur manière, dans la conception que chacun voudra bien apporter à l'importance de ce jour de fête, et selon leurs envies. Ils improvisent avec des moyens de fortune pour rendre l'ordinaire plus joyeux, dressent des tables singulières, en les joignant les unes aux autres. Cela donne l'impression de se retrouver face à une grande et longue tablée, dans l'esprit de celles des réfectoires des écoles, ou des ordinaires militaires. Tout droit sorti du placard de l'oubli, au milieu d'objets divers et désuets, un haut carton blanc avec, écrit dessus, « Champagne brut » en grandes lettres de couleur noire, à première vue en très mauvais état, rempli à ras bord d'accessoires de décors et d'un sapin de Noël garni de ses boules, et guirlandes multicolores ayant été utilisées une décennie durant à la même époque de l'année, fut délogé de l'oubli. Cet appareil scintillant aux mille reflets brillants et multicolores, viendra compléter le tableau et donnera par la même occasion, l'esprit de Noël dans la salle de pause qui se transformera en hall de fêtes juste pour l'espace d'une nuit. Ils s'affaireront également à décorer de mille manières possibles l'entrée de la salle d'accueil des patients, face aux grandes vitres d'un seul tenant, le temps d'une matinée entière, ils

apporteront également le plus grand soin à mettre en place la mini-crèche iconographique originelle à cet endroit stratégique en visibilité. Cette mise en scène était truffée de figurines et de personnages immuables composant la Sainte Famille, reconstituée plus vraie que nature, dans un décor féérique de religiosité, tout ce petit monde figé dans la matière de porcelaine, se retrouvera entouré de morceaux de coton pour donner l'illusion d'un sol enneigé et rendre ainsi la démarche crédible. Dans cette perspective idyllique et de bonne volonté, dans la meilleure des dispositions possibles, pourront s'installer les oubliés des contes de la nativité, et les égarés de Bethléem. Et ainsi donner un semblant de joie et de gaieté dans la mesure du possible à la détresse des infortunés de cette future nuit sans étoiles, que le ciel lourd, chargé de nuages, crèvera pour soulager son trop-plein d'humidité. Ainsi cette pluie froide et translucide se transformera peut-être, si la météorologie le permet, en petite poudre blanche telle des morceaux de lambeaux de ouate déchirés, légers et volatiles, condamnée à venir s'échouer sur un sol déjà froid, mais pas encore tout à fait glacé. Dans ce cadre merveilleux, tout ce petit monde fêtera Noël ce soir à sa façon. Tout le monde peut-être, sauf ces gens-là.

La pénombre du dehors, qui plongeait les âmes et les formes dans l'obscurité totale, nous rappelait à peine ce que fut cette journée ordinaire et comparable aux autres. Elle avait été triste et sombre. Le Nord et ce vent glacial de Nord-est en provenance d'autres latitudes, s'était levé en fin de matinée et avait redoublé brusquement d'intensité après l'heure du midi, plongeant la vie du dehors dans la mélancolie troublant les humeurs d'un mois de décembre froid et humide, mais ça vous, le saviez déjà.

— « Qu'aurions-nous pu espérer de plus à cet instant ? », « À quoi chacun pouvait-il penser vraiment ? », hormis peut-être aux

dernières préparations du réveillon, qui devaient occuper pour le plus grand nombre, toute une armée de cuisiniers et de cuisinières amatrices de circonstance dans les logis, prêts à recevoir les premiers convives qui pousseront le portillon, dans une attitude pressante, comme se comportent les gens dans les files d'attente d'un spectacle, munis de leur carton d'invitation. Au même moment, les émanations des bons petits plats en cours de cuisson devaient chatouiller les papilles, et mettre nos hôtes en appétit et dans les meilleures des dispositions possibles. Dans l'attente d'une telle symphonie, dont le maître d'ouverture annonçait bientôt le commencement, dirigée par un chef d'orchestre philharmonique mettant au point les derniers détails de la représentation avec son ensemble musical, à savoir, les quatre familles que sont : les cordes (violons, altos, violoncelles, contrebasses), les bois (les flûtes, hautbois, clarinettes, saxophones, bassons), les cuivres (trompettes, cors d'harmonie, trombones, tubas), les percussions pour les claviers (xylophones, marimbas, vibraphones, glockenspiels, célestas, jeux de cloches ou carillons tubulaires), les peaux (timbales, grosses caisses, tambours d'orchestre, caisses claires), les accessoires (castagnettes, fouets, maracas, triangles, grelots, tams-tams, sifflets, klaxons, sirènes). Tous se mettaient au diapason.

En ce qui me concerne, qu'importe, je n'assisterais pas à ce spectacle grandiose et plein de promesses gustatives, qui de toute manière ne m'étaient pas destinées. Cette année, le rideau restera immuablement immobile, laissant la scène orpheline de ma présence, et tout cela m'était bien indifférent, car nous fêterions cela entre agents symboliquement et sommairement, dans la chaleur et la fournaise de notre petite salle de pause. Trente minutes s'étaient déjà écoulées depuis la prise de mon service de vingt-et-une heures. Les transmissions relayées par l'équipe de jour, terminées, je laissai libre

cours aux caprices du destin et des aléas, ils se chargeraient d'occuper cette nuit en devenir bien naturellement, et tout serait dans l'ordre des choses.

Mes collègues débutaient les festivités par le dressage des canapés, fabriqués de leur personne avec des soins particuliers. Structurellement des morceaux de baguettes traditionnelles d'antan coupées en plusieurs parties égales à la forme biseautée, composaient le socle, lui-même recouvert d'une compotée de pommes naturelles faite maison, saupoudrée de sucre de canne, dans laquelle reposait une gousse de vanille de Madagascar, insérée délicatement pendant la cuisson dans un chaudron d'étain. À cette préparation venait s'ajouter une purée de pruneaux réduite au vin rouge, mêlée à d'autres produits fruitiers sucrés, dans laquelle on avait mélangé d'autres excipients aromatiques, d'épices, de cannelle, de clou de girofle, et de badiane. Ensuite, nous découvrons les éléments principaux, un petit morceau de lobe de foie gras entier mi-cuit, ou l'on avait semé sur sa façade lisse et brillante, des petites paillettes de fleur de sel de manière à amplifier le goût et l'élégance pour les uns et une petite tranche encore légèrement rosée à cœur de magret de canard fumé, finement ciselé pour les autres, saupoudré d'une pincée de pistaches moulues et pour finir on ajoutait quatre brins de ciboulette superposés dans la forme géométrique d'un parallélogramme, dans l'intention certaine de sublimer ces petites merveilles gustatives. Il y avait également une autre sorte de canapé, composée d'une crème, montée au fouet, et à la force du poignet avec vigueur, mélangée à des brins de ciboulette fraîchement émincés, aromatisée d'un trait de jus de citron vert pressé pour rehausser la mesure d'acidité, qui donne ce délicat piquant à la composition, et incorporé à la minute. La base de la garniture était déposée sur une galette épaisse de type blinis réalisée

artisanalement, et venait recouvrir le tout tel une toiture gourmande, d'une petite parure de saumon écossais, fumée aux bois de hêtre tranchée dans la longueur du filet moelleux tirant à mi-chemin entre l'orangé et le rouge corail et, s'il vous plaît, ayant encore sa peau écaillée d'origine. Cette rognure avait été peinte d'une traînée d'huile d'olive de qualité pressée à froid et conditionnée dans une bouteille, dans laquelle des branches de thym et de laurier lévitaient en macérant, mise en déroute par une pincée de poivre de Sichuan moulue, qu'accompagnaient quelques baies de genièvre subtilement séchées. Tous ces délices, qu'une bouchée affamée anéantirait d'une becquée, étaient délicatement disposés en ordre précis dans de petites assiettes cartonnées souples à usage unique, de couleur or aux motifs verts en forme de feuille de branche d'arbre. Par la même occasion, on enfournait dans le vieux four noir les petites préparations de pâte feuilletée salées, de différentes formes, garnies d'ingrédients divers, achetées ce jour même par une commissionnaire, douée de surcroît du sens des affaires, et élue par nos soins bien entendu. Les discussions allaient bon train, se mêlant les unes aux autres et formaient un indéfinissable chahut extraordinaire, où l'on parlait de sujets occupationnels auxquels nous accordions de l'importance, et que nous avions en tête sur le moment. Ces conversations allaient bon train, composées de tout et de rien et parfois même tenues pour ne rien dire, histoire de meubler le temps. Les mots devenus trop nombreux dans cet espace confiné ne semblaient plus vouloir ne rien dire, orphelins de leur sens d'origine et faute de ne plus pouvoir respirer, s'entrechoquaient anarchiquement dans un ordre imprécis dans la structure d'une phrase. Des gouttes de condensations commençaient à perler et se formaient de toutes parts dans l'espace restreint de ce petit univers exigü, y compris dans les coins, des vitres saturées de buées, rendant l'atmosphère lourde d'humidité et pesante par la sueur que les pores

de la peau n'arrivaient plus normalement à contenir. Certaines voix dans ce mélange hétérogène, commençaient à monter en puissance, accompagnées d'amples gestes un peu désordonnés, donnant au caractère de la situation une dimension anormalement festive, dans un lieu inapproprié à ce genre de réjouissances. Les coupes de champagne avalées à la hâte aidant, donnaient à ce qui était à l'origine notre isoloir à ragots, une atmosphère de bonne franquette. Toute cette petite bande de drilles joyeuse s'apprêtait à se laisser emporter dans la joie et l'allégresse que procure l'instant, mais l'entrée en matière n'eut qu'un goût de trop peu, car le service nous rappelait à nos obligations, par l'effet de sonneries répétées et insistantes du petit carillon au son strident placé à l'entrée du sas d'accueil des urgences.

Quatre pompiers se présentaient à l'accueil, une équipe d'intervention, composée de trois hommes de taille basse à moyenne, d'environ la cinquantaine, l'air nonchalant avec des grades d'homme du rang, allant du Première Classe pour deux d'entre eux à celui de caporal-chef pour le dernier, ils étaient accompagnés dans leur mission d'une très grande jeune femme, très dynamique au physique plutôt agréable du grade de deux bâtons superposés et horizontaux, lequel devait correspondre au galon de lieutenant dans l'arborescence hiérarchique, et qui laissait deviner sous sa jolie casquette rouge excessivement bombée à l'excès et vissée sur le crâne, une chevelure volumineuse, que son couvre-chef devait bien avoir du mal à contenir seul. Ce mélange des genres contrastait visiblement et risiblement, surtout avec les trois autres à ce moment dans ce tableau amusant, chez l'un d'eux en particulier, d'où ressortait de son visage et sous son nez une très grande moustache frisée aux extrémités, mise en avant par de grosses pommettes rouges proéminentes. Ils accompagnaient tranquillement un homme

qui semblait avoir toutes les difficultés du monde à respirer normalement, à la vue des amplitudes exagérées de son diaphragme qui se soulevait violemment à intervalles irréguliers et faisait monter et descendre sa tête théâtralement à chaque inspiration et expiration. Leurs regards inquiets ne le quittaient pas une seconde, ils semblaient absorber tout entier par ce type de grande corpulence, trapu, aux épaules carrées et au teint mat et basané, aux origines lointaines certainement méridionales. L'infirmier s'avança à son tour et entra en scène le plus naturellement du monde, et je lui emboîtai le pas dans sa foulée. La situation renseignée par nos soldats du feu, nous essayâmes d'engager la conversation, mais en vain. L'homme n'était pas vraiment bavard, demeurait muet, et par son attitude méfiante que je décelais dans son regard, n'avait pas la moindre intention d'engager la discussion. Il restait égal à lui-même depuis son entrée dans le service, retranché dans son mutisme suspect. Il nous manquait un certain nombre d'éléments susceptibles le cas échéant de pouvoir immédiatement améliorer sa prise en charge dans de bonnes conditions. En premier lieu, nous disposions d'informations cliniques, annotées et collectées directement dans le premier bilan circonstancié, par les différents renseignements reportés sur la fiche du bilan d'intervention établie par les secouristes et qui nous suggéraient que le patient était dyspnéique à la base. La détresse respiratoire étant majorée par l'obstruction des voies aériennes, liée aux difficultés d'apparition des maladies saisonnières, celles que l'on nomme grippe saisonnière, angine de poitrine, rhino-pharyngite, trachéite, sinusite. De plus, sa consommation immodérée de tabac brun sans filtre, qui représentait un peu plus de deux paquets au quotidien pendant une quarantaine d'années n'arrangeait rien au problème, mais au contraire l'amplifiait davantage. Plus tard, le bilan biologique confirmerait ce qui était déjà pressenti dès le départ, et diagnostiqué par l'auscultation du pneumologue, et allait mettre en

évidence la présence d'une infection virale, et un affaiblissement majeur des défenses immunitaires qui, vicieusement, étaient incapables de produire des anticorps pour défendre l'organisme par une réponse immunitaire adaptée ; le résultat était sans appel et tellement prévisible.

Au même instant, un bruit de foule compacte, comme ceux que l'on rencontre dans les lieux publics bondés d'individus, nous parvenait de la salle d'attente. Mais il s'agissait ici de cris incongrus qui s'apparentaient plus à ceux d'une révolte illégitime, dont l'origine de la revendication restait indéterminée, et de nature à susciter la curiosité de chacun. Dans tout ce raffut, nous n'aurions pas pu entendre une mouche voler, cependant je discernais les protestations d'indignations d'une secrétaire des admissions qui haussait le ton, et qui se donnait du mal à vouloir se faire entendre et à essayer de contenir cette ruée affolée qui envahissait littéralement l'espace où avait lieu ce remue-ménage incessant, et qui hurlait comme des loups furieux, se trouvant visiblement aux abois, telle une meute pourchassant son gibier.

Dans un éclair, deux hommes tout droit sortis du néant, eux aussi trapus, et larges de carrure approchèrent à grand renfort de pas rapides dans notre direction. Dans l'expression du visage, leurs regards sournois nous considéraient avec désobligeance, se faisaient menaçants et à la fois interrogateurs, comme si l'instant devait être solennel et leur appartenir de plein droit. Il fut évident, que nous n'étions à leur esprit que des moyens nécessaires, un passage obligé, mais non indispensable dans la durée, pour solutionner une difficulté passagère, où la force des choses mettait entre nos mains l'un des leurs, car ils n'avaient pas d'autre choix au vu de la problématique du moment. Par surprise et contre toute attente, notre homme pas tout à fait installé se redressa énergiquement tout droit de son lit. Sous

son maillot de corps très cintré d'une mince épaisseur de tissu, des muscles visibles, saillants et tendus se raidissaient de contractions, et mettaient en évidence d'une manière chirurgicale chaque faisceau de masse sèche, laissant deviner que malgré sa faiblesse et son âge, il était d'une nature tonique. Je vous parle de cette force des gens manuels, les ouvriers de chantiers soumis à de gros travaux et que la nature dote naturellement, pour pallier les efforts continus, dans un élan de générosité. Néanmoins, sur le moment, il avait l'air d'un chien enragé prêt à bondir. Les deux autres devenaient de plus en plus insistants et déclenchaient une avalanche de paroles, une cascade de mots pour la plupart incompréhensibles et débités avec une rapidité surprenante. Il n'était pas possible de leur expliquer quoi que ce soit, ce qui avait pour conséquence de générer de l'énerverment dans les deux camps. Je commençais l'espace d'un instant à perdre progressivement la disposition de mes moyens, mais me ressaisis tout à fait de la même manière. À ce moment de la situation, un regard furtif et complice échangé avec l'infirmier temporisait un peu l'inquiétude grandissante dans ce tableau surréaliste. Nous reculions à catimini de manière à accentuer l'espace qui nous séparait de ces individus et afin de ne pas leur révéler le sentiment de la crainte qui nous habitait, mais la vraie question était de savoir s'il ne fallait pas préparer une éventuelle retraite en cas de force majeure. L'instinct humain, dans certaines circonstances s'apprête fort bien au danger, et prend des dispositions adéquates et nécessaires à sa survie, c'est du domaine de l'intuitif.

Alors débuta à guichet fermé un long entretien entre ces trois hommes robustes qui nous tournaient à présent le dos, et nous cachaient du cercle intime, en resserrant l'espace entre-deux. Au milieu du grand hall des urgences, la consultation faisait son petit bonhomme de chemin, comme si le reste n'avait aucune importance.

Par moments, elle fut partagée par à-coups, de grands gestes expansifs, d'envergure et très démonstratifs, et d'éclats de voix, tels des fragments de sons brisés, virevoltant dans l'atmosphère. Leurs yeux francs, farouches et perçants devaient se mêler à ces signes inquiétants. Nous entendions toujours ce haut débit de flots de paroles, toujours aussi intelligibles, qui de surcroît, semblaient totalement disproportionnées et dénuées de sens à qui n'est pas coutumier du fait.

La réunion informelle, semblant être maintenant close d'un accord commun, l'un d'entre eux, le plus petit, qui semblait être aussi le plus vieux des trois, et de ce que mon esprit un peu troublé me rapportait de ce moment, était celui qui m'avait semblé avoir le plus parlé jusqu'ici, se dirigea vers nous. Il avait sur le visage tout à coup l'expression d'un être serein, détendu, disposé à prendre la parole d'une manière courtoise. Comme par la magie d'un haut fait extraordinaire, il ouvrit la bouche comme s'il était à présent intimidé, lui conférant par la même occasion, un air puéril d'enfant dépourvu d'amour et d'attention, quémendant naïvement les bras de sa mère. La confusion était telle, qu'elle s'immisçait dans mon for intérieur ; il venait à lui tout seul de brouiller les esprits, et demanda modestement, dans la plus grande simplicité, s'il pouvait avoir affaire à un toubib. C'était sans appel. À y regarder de plus près, les gens du voyage faisaient leur entrée remarquée d'une manière originale et fracassante, non conventionnelle, comme des habitués de ces procédés qu'ils sont, dans l'univers où l'on prodigue les bons soins. Dans ce cas de figure, certes originale sur la forme, nous pouvions au moins leur créditer le fait qu'ils avaient un don naturel pour l'art de la mise en scène ; c'était totalement et théâtralement digne d'un roi ubuesque.

Pour un souci d'éthique, et dans mon impartialité qui devient de

rigueur, dont vous voudrez bien m'accorder de lui donner de l'importance à ce moment du récit, je les nommerais les itinérants.

Ils ont eux aussi l'accès aux soins et à la consultation médicale de plein droit, car il s'agit à l'heure actuelle de réduire les inégalités et les disparités de santé entre les différentes peuplades qui composent le pays. Selon les rapports gouvernementaux, cette population est estimée à environ 400 000 hommes, femmes et enfants à l'heure actuelle. Leur histoire est intimement liée à celle des Européens, étant pour la majorité des descendants de résidents de longue date et ils possèdent la nationalité française. La famille est l'unité de base chez les itinérants. L'ensemble du clan se déplace systématiquement lors d'un évènement particulier, car c'est la famille et le clan qui créent la cohésion au sein du groupe. Très solidaire la communauté apporte son soutien à tous sans exception. Ils ont un rapport intimement lié à la religion, de confession évangélique, des regroupements ont lieu chaque année en France. Leurs principes leur sont très chers, ils ne dérogent jamais à ces règles immuables et ancestrales.

En voici un exemple qui a toute son importance, et à ne jamais perdre de vue. Lorsqu'un non sédentaire s'adresse à l'un d'eux, qu'importe le contexte, l'interlocuteur sans forcément le savoir s'adresse avant tout à l'ensemble de la famille. D'où l'importance de mesurer le poids des mots avant toute communication.

Leur accueil en milieu hospitalier est contraignant et très particulier ; ils n'ont pas forcément les mêmes notions que vous et moi, et de monsieur tout le monde. Un décodage mutuel peut-être utile au départ, de manière à bien clarifier les choses, pour ne pas se retrouver en porte à faux, et surtout pour ne pas se laisser déborder par une situation devenue ingérable. Et cela est valable dans diverses

configurations, comme par exemple, parfois le simple fait de respecter certains facteurs que sont : les rendez-vous, l'attente, les horaires, leurs peurs, leurs craintes, la douleur. D'ailleurs, certaines relations avec les professionnels de santé peuvent prendre assez vite une mauvaise tournure, notamment quand certaines urgences se produisent subitement voire simultanément au sein d'un même groupe.

Et sans appel, la demande de prise en charge immédiate s'installe dans un rapport de force rapide et insistant, et court-circuite totalement les procédures. Une mise en pression rapide et spontanée est exercée auprès des personnels se trouvant sur l'instant démunis.

La maladie chez les itinérants est souvent en lien avec de nombreuses croyances de caractère surnaturel, l'interprétation des symptômes met en rapport le physique et le psychologique, l'irrationnel et le religieux.

Dans la situation qui nous intéresse, travailler ensemble c'est souvent la réunion de deux mondes différents de concepts, de peurs et de représentations interagissant de manière pas toujours positive entre eux, malheureusement. Ce qui a pour effet de rendre le relationnel complexe. Pour minimiser au maximum les incompréhensions, il est essentiel de leur expliquer clairement la situation, et les orientations visées en vue de la programmation d'éventuels soins et examens.

Nous installâmes rapidement le nouveau patient nécessitant dans un box individuel d'hospitalisation de manière à calmer les esprits. Au même instant les sirènes des ambulances rugissaient dans le lointain, les véhicules chargés des équipes médicalisées, schématiquement et réglementairement composées du médecin urgentiste, d'un infirmier-anesthésiste et d'un conducteur généralement détenteur du Diplôme d'État d'Ambulancier, et ainsi que du matériel d'intervention composé

de valises ou de sacs portatifs où l'on trouve les différents éléments d'une prise en charge de secours urgente, démarraient rapidement et se dirigeaient en trombe sur de nouveaux lieux d'intervention. Le silence monacal du moment reposait les esprits échauffés ; l'air était chargé de tension nerveuse qui s'apaisait sur l'instant et ne devrait être qu'une courte pause, le calme avant la tempête ; cela présageait l'arrivée imminente du futur cortège.

Les femmes, bien en chair, de tout âge, pour la majorité vêtues d'habits sombres, parées de tout genre de colliers, étaient accompagnées d'une légion d'enfants qui s'interdisaient de rire. Même si pour certains on le voyait bien, ils se contenaient avec une volonté surnaturelle, l'envie ne manquait pas. Ils s'observaient mutuellement en douce, pour ne pas attirer les foudres de ces dames austères et se trouvaient dans l'attente d'un geste amusant qui lèverait automatiquement l'angoisse. Ils restaient muets, car dans ces circonstances la parole est d'argent et le silence est d'or ; il est bon de parler et meilleur de se taire, de ce que sont ces citations célèbres et intemporelles, qui prennent tout leur sens ici, à l'intérieur du box de consultation, où ils veillent inlassablement sur leur parent alité. Les visages étaient graves et présageaient de l'inquiétude, pareille à une assemblée à l'ambiance quasi religieuse. Les hommes en revanche quant à eux avaient pris possession des lieux extérieurs, ils parlaient entre eux, et l'on pouvait apercevoir de temps à autre des nuages de fumée en forme de ronds concentriques de taille égale s'élever dans les airs, émises par des ombres furtives, faiblement mises en lumière par opposition à la pénombre, que des lampadaires extérieurs mettaient en évidence. Cette foule masculine se déplaçait dans une sorte de rituel qui consistait à effectuer des va-et-vient discontinus. Ils partaient d'un point A, marchaient jusqu'au point B, ce qui représentait environ une dizaine de mètres à chaque fois et vice

versa, dans une attitude d'alternance de balancements d'épaules, dans un déhanchement naturel sur l'avant, on aurait dit qu'ils étaient fin prêts à en découdre à la moindre occasion avec un adversaire imaginaire, tout en jetant des regards à la volée, inquiets et hâtifs, sur leur proche par la fenêtre. Leur nombre qui devenait de plus en plus conséquent augmentait au fur et à mesure que le temps s'écoulait, et commençait sérieusement à entraver l'espace de circulation autour des box.

Le médecin-chef, accompagné de l'administrateur de garde, mis au fait en aval du problème, dut intervenir quelques heures plus tard dans la soirée pour essayer de désengorger la situation face à l'afflux massif de nouveaux arrivants. La nouvelle mesure consistait à limiter les visites à un certain nombre d'individus, et en alternant successivement par petits groupes et à tour de rôle l'accès consécutif à la chambre provisoire d'hospitalisation. Le parking des véhicules destiné aux visiteurs était littéralement pris d'assaut dans son ensemble, par de grosses cylindrées et des bolides imposants, qui devaient être destinés à la traction des impressionnantes caravanes, garées anarchiquement dans l'espace, et dans lesquelles de temps à autre, quand les portes s'ouvraient, des petits faisceaux lumineux éclairaient le parking et mettaient en évidence la surface bitumée ; on aurait dit de petits feux follets éphémères qui disparaissaient tout juste le temps d'un songe. Tous ces véhicules étaient éparpillés sans ordre précis, en long et en large, et dans tous les sens de direction possibles. Toute cette espèce de grand bazar faisait penser à un marché de nuit fantomatique éclairé de lampions, par des commerçants spectraux, sans étals, dont les marchandises n'existaient pas. Face à nous les questions devenaient de plus en plus insistantes, à la limite de la menace parfois, et de nature trop précise, certaines d'entre elles auraient été en passant plutôt destinées au

médecin référent. Parlons-en de cet oiseau rare : on ne l'avait pas vraiment vu, il avait délégué la prise en charge médicale à un jeune interne du service, prétextant devoir terminer une ou deux paperasses administratives urgentes. Ces types bien charpentés, et pas des plus avenants d'ailleurs, cherchaient à nous soutirer des informations que nous ne possédions pas. J'appréhendais fortement pendant tout le temps de leur présence, les situations qui seraient susceptibles de nous conduire inexorablement à un face à face, ou à un éventuel rapport de force, dont je ne pensais pas posséder les clés, les codes, dans ces rapports humains complexes et de circonstance, qui apaiseraient sans doute les ardeurs de chacun. Malgré les dispositions pleines de bon sens mises en œuvre par les personnels à la demande des cadres dirigeants, les allées et venues incessantes, continuèrent. Les enfants qui s'étaient à peu près effacés dans le calme jusqu'ici commençaient sérieusement à s'exciter depuis déjà tout ce temps d'attente, prenant le service pour une cour de récréation grandeur nature. Renforcés dans ce sentiment bien légitime face à certains soignants, transformés à la hâte pour l'occasion en moniteurs de colonie de vacances tout de blanc vêtus, et tentant vainement et désespérément de les recadrer, certains garnements, bien plus téméraires que les autres, les dépassant largement par leur insolence, et dont les parents n'avaient pas donné de cadre ni de limites, s'en donnaient à cœur joie. Nos gardes d'enfants improvisés se donnaient du mal, ils se fatiguèrent très vite et abdicèrent de la même façon, pris d'un étrange malaise à la limite de l'écoeurement, et de l'empathie pouvait se lire sur ces visages remplis de frustration. En effet, le burlesque de ce contexte ne leur permettait plus d'exercer leur rôle premier, les nécessaires qui ce jour-là furent nombreux passèrent inévitablement au second plan. Les femmes également sortaient de leurs réserves, qui jusqu'ici s'étaient contentées de marquer leur présence auprès du souffrant.

Elles posaient des regards noirs sur les étrangers que nous étions, elles dévisageaient ces bêtes curieuses, en l'occurrence nous autres, les travailleurs hospitaliers qui déambulions dans les couloirs, en perpétuel mouvement, nous agitant autour de la sphère familiale. Elles avaient des voix portantes et chantantes non mesurées en intensité, libres de toute censure et d'appartenance. Sur l'instant on aurait dit qu'elles jouissaient, hors d'atteinte, de l'immunité que procuraient la non-adhésion aux codes de notre société, ou bien n'avaient-elles seulement pas du tout cette notion d'être ou de paraître à nos yeux, qu'importe après tout, cela leur conférait à qui savait les regarder et les entendre, cette chaleur aux notes de musique épicées où l'harmonie s'enrichit naturellement, alternant les variations entre des graves et les aigus spontanément. Ce sont des particularités remarquables, propres aux caractères des femmes sanguines et méridionales, au teint hâlé et tanné, éclatant de soleil et de nature, dont les effluves fugitifs parfument par leur présence l'espace de notes poivrées d'une vie de bohème. Dans ces conditions, un interlocuteur ou un diplomate important et influent en matière de discussions devait être nécessairement nommé et reconnu de l'ensemble pour solutionner ce qui devenait un véritable préjudice pour les autres patients. Un personnage trait d'union capable de jouer l'intermédiaire entre la communauté et le service public, une médiation devenait inévitable, pour le bon fonctionnement de l'ensemble. Ils utilisaient des codes naturels au sein de leur société, les rapports avec d'autres individus en dehors du clan, n'étaient pas facilités par les mêmes représentations, c'était ou à fait respectable, cette différence de culture était à prendre en compte objectivement dans toute sa globalité.

L'ironie du sort, contrastait avec cette réalité qui parfois peut prendre des tournures édifiantes et qui nous laisse à coup sûr pantois. D'un

commun accord, ils désignèrent unanimement pour les représenter bien légitimement, le vecteur et victime de tout ce désordre, à savoir le patriarche, celui qui se trouvait être dans ce lit et qui ne manifestait toujours pas beaucoup de sympathie particulière à notre égard, sans animosité non plus remarquée. Comme à l'accoutumée, ils s'écartèrent pour se réunir et devaient donner suite au devenir qui nous intéresse.

Entre-temps par mesure de sécurité, l'administrateur de garde rappela le service, au regard de ce qui était devenu quasiment à ce moment un rapport de force inévitable, et qui devait s'inscrire maintenant dans la durée, car il s'agissait bien ici d'une dualité entre deux mondes de traditions ancestrales dissemblables. À cela venait s'ajouter par moment la difficulté de coopérer en bonne intelligence. Décidément, la barrière des mœurs était bien trop élevée, telle une montagne encore vierge de toute expédition, pour la franchir et même une fois gravie, le versant opposé était à la fois hostile et infranchissable, de nature à vous rejeter dans les profondeurs de ses pentes abruptes et glacées. Nous étions condamnés à l'immobilisme en son sommet immaculé où sa cime donnait le vertige des hauteurs, où l'air devenait irrespirable, et où le malaise s'emparerait bien vite d'un alpiniste non chevronné un peu trop téméraire. Ce n'est à ce prix parfois que nous payions l'indifférence générale pour l'autre que nous n'avons pas su voir ou entendre, et que le plus simplement du monde, nous ne voulons pas connaître. En tout état de cause, il était décidé de rouvrir une unité du service de semaine, en partie fermée le week-end, comme son nom le précise, pour loger à bonne enseigne toute cette grande famille dans la décence et dans un minimum de confort. La décision fut prise, la communauté adhéra sans poser de problème particulier à ces nouvelles perspectives. Un brancardier d'unité dépêché par ses obligations vint chercher le

patriarche, et le conduisit dans un brancard dans l'unité d'accueil, accompagné des siens. Nous pouvions enfin reprendre le cours normal des activités, sans nous soucier du reste.

Les autres patients furent auscultés et diagnostiqués ; nous pouvions de nouveau nous rattacher au train de la routine, et pour l'occasion revenir à nos petits projets mis entre parenthèses quelques heures plus tôt, le temps d'une dépayssante échappée belle d'une soirée de Noël.

Je vous remercie de l'intérêt que vous apportez à la lecture de « le refuge des hommes » ceci en est un extrait, si vous désirez lire la suite, je vous invite à bien vouloir télécharger la suite sur le site Bookélis/Amazon au format ebook ou papier.

Stéphane De Saint-Aubain